DIXIÈME ANNÉE N° 2 — PARIS ET DÉP. 0,10 — EXTÉRIEUR 0,15 — DU 14 AU 20 MAI 1904

LES TEMPS NOUVEAUX

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe.

Ex-journal LA RÉVOLTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An . . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 4, Rue Broca, 4 — PARIS (Ve)

SOMMAIRE

Une Grève nouvelle, **André Girard.**
L'Enseignement de la campagne électorale, **J. Grave.**
La Prétendue décadence anarchiste, **Elisée Reclus.**
Garde civique, **Léomin.**
Des Faits.
Mouvement social : France, **R. C., P. Delesalle, Galhauban** ; Angleterre, **Am. C.** ; Italie, Turquie, **Garabed** ; Japon, États-Unis, **A. Klemencic** ; Brésil, Australie.
Variétés : *Indication des principales étapes de la Phylogénie des Hominiens* (suite et fin), **Pierre G. Mahoudeau.**
Les Salons, **Jean Denauroy.**
Bibliographie, **J. Grave.**
Dans les Revues, **Am. C.**
Correspondances et Communications.
Convocations.
Petite correspondance.

UNE GRÈVE NOUVELLE

Une grève qui mérite d'attirer tout particulièrement l'attention des travailleurs, c'est bien la grève qui sévit actuellement à Marseille. Les causes en sont toutes nouvelles.

En effet, le conflit ne porte pas sur une question de salaires; ce n'est pas non plus, à proprement parler, une grève de solidarité, bien que l'incident qui l'a déterminée ait pu paraître lui donner ce caractère.

Ce qui distingue cette grève, c'est qu'elle s'est nouée sur une question de principe, et ce principe n'est ni plus ni moins que le principe d'autorité. C'est le principe de hiérarchie même qui est la cause du litige.

MM. les officiers de la marine marchande se plaignent de ne pouvoir plus exercer sans contrôle ou sans reddition de comptes ce despotisme autocratique qui a rempli l'histoire maritime de tant de tortures, d'abominations et d'assassinats impunis.

Leurs plaintes, formulées par M. Famin, président de l'association fédérative des capitaines au long cours, devraient, à mon avis, être affichées dans toutes les Bourses du travail, pour servir d'enseignement à tous les travailleurs et leur montrer jusqu'où peut aller la puissance des syndicats bien organisés.

Voici ce que dit M. Famin :

La tyrannie des inscrits maritimes syndiqués est intenable, et les actes journaliers d'indiscipline qui sont commis par eux vont jusqu'à compromettre la sécurité des navires.

Les syndiqués pratiquent le droit de visite à tout moment; ils contrôlent eux-mêmes si tous les matelots employés appartiennent bien au syndicat. Malheur au capitaine qui chercherait à s'affranchir de cette tutelle gênante! Son navire serait mis en interdit par le syndicat et l'armateur n'aurait d'autre ressource que de se séparer de son capitaine.

Lorsqu'un navire quitte le port, il doit emmener deux représentants officiels du syndicat, un sur le pont, l'autre aux machines, et tous deux sont chargés de la police du bord. Le capitaine ne peut rien faire sans leur assentiment, et s'il résiste aux ordres de ces représentants du syndicat, c'est la mise en interdit du navire.

Il résulte de ces doléances que le syndicat des inscrits maritimes a acquis une force à tel point redoutable que c'est lui qui dicte les conditions de travail et règle les rapports à intervenir entre les travailleurs et ceux qui les dirigent. Il traite d'égal à égal avec ses prétendus maîtres qui, effrayés aujourd'hui, veulent enrayer et reconquérir l'autorité perdue.

Ici l'ouvrier n'est plus le bétail exploitable à merci et impunément. Exploitable il l'est encore, sans doute, mais seulement dans la limite qu'il lui convient à lui-même d'accepter.

Notez, je vous prie, le dernier alinéa : « Lorsqu'un navire quitte le port *il doit emmener deux représentants officiels du syndicat... chargés de la police du bord*. Le capitaine *ne peut rien sans leur assentiment*, et s'il résiste aux ordres de ces représentants du syndicat, *c'est la mise en interdit du navire*. »

Il me semble que c'est là un résultat, et que voilà un syndicat qui est arrivé à quelque chose! Il serait parvenu, si les plaintes de M. Famin ne sont pas exagérées, à tout simplement détruire à bord la hiérarchie.

Des deux piliers qui sont les soutiens de la société capitaliste : l'autorité et la propriété, le premier se trouve gravement ébranlé par la simple volonté, la bonne entente et l'organisation intelligente des travailleurs que jusqu'ici il écrasait. C'est un enseignement précieux qui doit servir pour guider la tactique à l'égard du second.

Naturellement, comme il arrive toujours en pareil cas, les bénéficiaires de l'abus menacé, croient tout perdu et pensent que la fin du monde est proche. Du monde capitaliste, peut-être... Ils s'imaginent être acculés dans une impasse et veulent rebrousser chemin. Leur aveuglement ne leur permet pas d'apercevoir l'issue qui mène hors de cette prétendue impasse, vers une route autrement large et belle que celles qu'ils ont jusqu'ici parcourues.

Leur éducation et leurs préjugés ne leur laissent pas concevoir les rapports entre capitaine et marins autrement que comme rapports entre maître et esclaves.

Telle est d'ailleurs la conception qui, sur toute l'échelle sociale, règle les rapports entre humains. Le gouvernant, quelque démocratique que soit son pouvoir, s'estime le maître et fait appel aux baïonnettes pour résoudre les difficultés que lui suscitent ses gouvernés ; le patron juge exorbitant que l'ouvrier ose discuter avec lui, même sur les intérêts qui lui sont propres ; le père n'est-il pas, dans la famille, le maître et seigneur à qui tous, femmes et enfants, doivent obéissance et qui, à l'occasion, le fait savoir à renfort de gifles ? etc., etc.

Dans l'armée, dans la marine, « il faut de la discipline ». Et cette discipline on ne la comprend que s'exerçant par coercition, avec châtiments à l'appui.

Cette grève aura eu l'inestimable avantage de porter la hache dans cet épais taillis de préjugés.

Il faut que les maîtres d'aujourd'hui en fassent leur deuil et se résignent à devenir les égaux de demain. Il faut qu'ils s'habituent de plus en plus à considérer, dans le groupement qu'aujourd'hui ils commandent, la distribution des rôles sous son jour rationnel et équitable : la répartition, sans hiérarchie aucune, d'attributions diverses dont le fonctionnement constitue une collaboration égalitaire, librement consentie et librement discutée, à une même œuvre.

Ce sera, espérons-le, la formule de demain et dont la grève de Marseille fait pressentir l'avènement.

André Girard.

L'ENSEIGNEMENT DE LA CAMPAGNE ÉLECTORALE

Dans un des quartiers de l'arrondissement de Passy, s'était porté, comme candidat du « bloc » un personnage très suspect parmi les groupes anarchistes, où, sous prétexte d'un individualisme outrancier, il émettait des théories saugrenues, qui avaient le don de mettre en joie tous ceux en mal « d'originalité ».

Cela n'a pas empêché les journaux du « bloc » : l'*Aurore*, la *Petite République*, l'*Humanité*, de l'inscrire sur la liste des candidats qu'ils patronnaient!

Il est regrettable que ledit candidat n'ait pas été élu. Ce jour-là, le suffrage universel aurait reçu le soufflet qu'il mérite.

A noter aussi certaines campagnes abstentionnistes qui m'avaient tout l'air de faire le jeu de quelques candidats plus pressés d'être élus, que scrupuleux sur le choix des moyens.

Ce n'est pas facile de démasquer ces palinodies. Tous ne sont pas aussi bêtes d'aller signer des reçus, comme Prost. Mais avant de se laisser enrôler dans une campagne semblable, les camarades, à mon avis, feront bien de contrôler la source des recettes et dépenses. L'idée n'a qu'à perdre dans ces tripotages.

J. Grave.

Source gallica.bnf.fr / CODHOS

La prétendue décadence anarchiste

Un journaliste libertaire de Paris a poussé récemment un cri de rappel angoissé, à propos de la décadence dans laquelle l'anarchie serait déjà tombée et menacerait de s'engloutir. Plusieurs de nos camarades ont été troublés dans leur quiétude à l'ouïe de cette voix, d'ailleurs fort éloquente, et ils se sont adressés avec une certaine anxiété à ceux de leurs amis, qu'ils croyaient plus ou moins autorisés par leur expérience et leurs études à formuler une opinion personnelle, peut-être plus optimiste.

N'ayant pas lu toutes ces réponses, il me serait difficile de hasarder un jugement sur l'impression générale qui s'est dégagée de l'ensemble des milieux anarchistes. Il me semble toutefois que la plupart des compagnons n'ont pas été ébranlés dans leur belle humeur de confiance et de résolution ; ils ne frémissent pas d'épouvante à la pensée de rester bientôt seuls, hagards et faméliques, sur un autre radeau de la *Méduse*, perdu dans un océan sans bornes. J'ai même rencontré des amis animés d'un entrain joyeux et se disant encouragés dans leur espoir par les événements mêmes. Depuis l'époque, encore très rapprochée de nous, où le mot « anarchie » dans le sens de « société sans maître », ouvrit de force les pages des lexiques officiels, il leur semble que le progrès a été vraiment très considérable, quoique fort inégal dans les allures. Si, par un soudain prodige, il était possible de dresser une statistique de ceux qui se proclament « anarchistes » consciemment ou inconsciemment, le nombre en serait centuple peut-être de celui des hommes dont la pensée libertaire était représentée aux réunions de Genève, de La Haye et de Saint-Imier.

Dans ces derniers temps, une diminution apparente peut s'être produite, mais qu'importe, puisque tant d'individus, dont nous nous serions bien passé, avaient obéi au prestige du mot, sans se préoccuper au fond de la chose que ce mot représentait ? On vit même un temps où il était de mode, dans la société élégante, de se dire anarchiste pour effarer le bourgeois, et faire sursauter les douairières sur leurs fauteuils de velours. On prenait des airs mystérieux qui répandaient en même temps l'effroi d'un intérêt satanique de curiosité : les fumistes étaient à la fois poètes et porteurs de bombes, laissant deviner, par d'habiles réticences, qu'ils travaillaient, avec des compagnons ténébreux, à la fabrication de « marmites à renversement ». C'était alors le beau temps pour émouvoir les dames d'un double frisson d'admiration et de terreur, et préparer ses futurs effets dans le monde littéraire, au théâtre, au salon, dans les cénacles qui mènent à l'Académie. Des croix d'honneur, des pensions, des sous-préfectures, des missions à l'étranger ont eu raison de tous ces anarchistes de la première heure. Ne faut-il pas nous en réjouir ? Plus nous serons débarrassés de faux frères, de camarades douteux, de compagnons qui nous servent et nous trahissent du même coup, et plus nous aurons à nous féliciter d'être laissés à nous-mêmes, à la poursuite de nos idées, à la réalisation de nos œuvres.

C'est une loi de la physiologie qui le veut : après la période d'ingestion vient celle de la digestion, autrement importante, et la seule qui compte pour l'assimilation des principes nutritifs. L'homme ne semble plus aussi affairé qu'au moment du repas, mais c'est alors que se renouvelle sa vie.

Quel charme de plus, si le nombre des anarchistes prétendus tels pouvait diminuer de tous ceux qui, malgré leurs principes, ne dédaignent pas de se faire des prêcheurs dogmatiques et fondateurs de parti ! La vanité l'emporte si facilement sur les meilleures résolutions que maint camarade se laisse aller à pérorer sur les sujets les plus divers, sans bien les connaître, et groupe volontiers des camarades autour de lui comme pour se faire autant de disciples. En cela maint anarchiste ne ressemble que trop aux politiciens. Que peuvent les déclarations de foi pour changer les caractères et les mœurs ! Aussi faut-il constater chaque année un certain déchet de discoureurs et de journalistes que peu à peu les « mauvais bergers » ramènent sur les sentiers battus.

Restent les anarchistes qui le sont jusqu'à la moelle des os, ceux qui pensent foncièrement que tout pouvoir, toute loi, pervertissent le maître et le sujet, et qui, prenant ce point de départ pour leur activité, ne travaillent qu'en égaux, tendant tous leurs muscles et leur volonté vers le renversement des oppresseurs et le relèvement des humbles.

Ce n'est point une sinécure, un métier de bras-croisés, quoi qu'en disent les gens fort occupés à triturer la matière électorale et à jongler avec les bilboquets politiques. La vie de l'anarchiste correspond à sa valeur morale tout entière, car il donne tout ce qu'il a, d'une part en lutte, de l'autre en propagande. Les exemples abondent autour de nous de vaillants qui ont tout sacrifié, le bien-être, la famille, la liberté. Combien parmi nos camarades peuvent nous raconter les horreurs de la prison, celles des bataillons d'Afrique, des bagnes du Maroni ou de la Montagne d'Argent ? Combien surtout, dont l'existence de misère ou de torture, devant des berceaux vides, ne fut pas aussi dramatique mais qui n'en fut pas moins poignante ?

D'ailleurs, tout cet héroïsme n'est que le décor naturel produit dans la société contemporaine par l'énergie des convictions. Quelle peut en être l'origine, si ce n'est l'évidence de plus en plus claire de la vérité ? La science progresse. Chaque jour elle nous révèle des faits nouveaux, fruits de l'observation et de l'expérience et dus par conséquent à l'initiative personnelle des chercheurs, ce qui est de nature essentiellement anarchique. Chaque jour, elle nous enseigne à classer toute ces connaissances nouvelles suivant un ordre logique, indépendant de toute routine, de toute tradition aristotélicienne ou autre, et ceci encore est de l'anarchie pure. Chaque jour, le monde intellectuel et moral change d'axe, prenant pour régulateur de son évolution, non plus seulement le caprice des rois, le dogme des prêtres, les redites de l'école, mais les conditions économiques et sociales d'un milieu, de mieux en mieux étudié. N'est-ce pas aussi de l'anarchie, quoique non toujours consciente ?

Enfin, parmi les malheureux qui sont jetés par le destin en dehors du fonctionnement normal des sociétés et qui sont connus sous le non si juste de « déclassés », la proportion de ceux qui sont amenés à se demander les causes de leur situation et qui se les expliquent scientifiquement, s'accroît forcément en raison même des progrès de l'instruction et se trouvent ainsi, parmi la marche inéluctable des choses, enroutés dans la voie de l'anarchie. Par un double mouvement de convergence, c'est-à-dire à la fois par les progrès de la science objective et par l'évolution subjective des individus, la part de la conception anarchiste dans l'idéal humain, grandit incessamment et, chose curieuse, paradoxale en apparence, l'union des idées et des volontés en vue d'une œuvre déterminée, se fait d'autant plus étroitement que les individus se différencient, se personnalisent plus énergiquement dans leurs tendances. N'ayant aucun maître à combattre, ils s'unissent d'autant plus volontiers avec leurs égaux. L'immensité même de leurs désirs entraîne parfois quelques-uns d'entre eux à se désespérer, à se parler de « décadence anarchiste », mais le courant même de l'histoire leur donne tort et, malgré les petites oscillations du moment, nous voyons le faisceau des volontés révolutionnaires grossir de plus en plus, également éloigné en moyenne des Nietzsche qui veulent écraser les faiblesses et des Tolstoï qui nous disent de ne point résister aux forts.

ELISÉE RECLUS.

(*Vrije socialist*).

GARDE CIVIQUE

Par le flanc droit... par file à gauche... marche !

Dans le froid piquant du matin, les doigts gourds sur la plaque du fusil, chaque section de la compagnie échelonnée sur l'avenue du tir, s'ébranle d'un pas cadencé par le rythme de son tapin.

C'est dimanche ; de par la loi, sous la livrée d'ordonnance, nous voilà une fois de plus le jouet de nos chefs.

Il y a quelques jours, nous reçûmes chacun une carte nous priant !!! de nous trouver en armes à 7 heures 1/2 du matin... etc...

Quelques-uns bougonnent d'être arrachés trop tôt du plumard après la veillée prolongée du samedi ; les autres échangent de grosses farces plus ou moins obscènes, dont la verve s'exalte sous le quasi-anonymat de la tenue ; peu songent au rôle macabre qu'ils peuvent être appelés à jouer.

Ce sont des commerçants, des employés, des stagiaires, tous jeunes gens dont les moyens permettent l'achat de l'équipement, dont les contributions établissent légalement un certain bien-être. Favorisés par le sort lors du tirage, les uns ont échappé à la milice, les autres, grâce aux seize cent francs de leur papa, se firent remplacer. De vingt à quarante ans, dix fois par an, ils seront astreints au maniement du flingot et au service de garnison, ils auront payé leur tribut au pays, quittes à être convoqués à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, en cas de grève ou d'émeute.

Ce n'est pas risible, benêts qui blaguez ; vous ne voyez pas derrière le sourire ou la parole aimable de l'épicier, le droguiste, ou l'avocat galonné qui vous commande, l'instrument terrible que vous pouvez être aux mains du pouvoir. Vous êtes la jeunesse instruite qui pourrait être touchée par les idées humanitaires, vite ; on vous enrégimente jusqu'à ce que l'âge remuant soit passé. En cas de conflit, on vous convoque en armes (autant qui ne manifesteront pas) soumis à des chefs qui ont sur vous dans l'occurrence, les mêmes droits que les officiers sur la troupe.

Au moins il ne reste dans la rue que les mal vêtus, les blouses et bourgerons maculés au travail, que les balles trouent plus impunément que la redingote bourgeoise.

Et puis, vous, dont l'existence est relativement plus heureuse, qui n'éprouvez pas le besoin immédiat de la révolte, resteriez-vous neutres ? Peut-être blâmeriez-vous les brutalités policières ou gendarmesques ? Quoi de plus simple ? on vous met une tunique sur le dos, des armes à la main, après quelques heures de consignation, de mécanisation, dans une banque, une école, un palais législatif ou un cirque, on vous sort brusquement, cartouches en giberne, pour barrer une rue ou les abords d'un quartier. Les sifflets et les huées vous agacent, une demi-brique vous tombe sur l'épaule, un pavé défonce le shako de votre voisin, vous faites feu !...

Joignez à cela, si vous êtes commerçant, le tort fait à votre négoce, pour les rues consignées, les passants filant, atterrés sans consommer, les vitrines brisées par les balles des revolvers de pacotille, les boulons et les cailloux lancés par la foule ; le temps perdu pour vos affaires, votre travail, ou même vos plaisirs contrariés, autant de motifs de vexation et de contrariété, tout vient à point, et... c'en est fait de votre neutralité, vous faites le coup de feu, vos

mains se souillent de poudre et de sang, vous n'êtes plus à craindre, ne sont-ils pas matés ceux que l'on met de moitié dans ces crimes?

Votre plomb va faire des veuves et des orphelins, vous assassinez ceux par qui vous vivez, vos propres ouvriers qui vous gagnent votre pain et votre bien-être dans un effort journalier commun. El cela parce qu'ils ont le tort de revendiquer le droit de manger à leur faim, de ne plus avoir froid et de jouir eux aussi de tout ce qu'ils se crèvent à produire ; quelquefois même parce qu'ils ont la naïveté de réclamer les droits électoraux égaux aux vôtres!

— Sur l'épaule gauche... arme!

Maintenant nous traversons la banlieue, les maisons s'espacent. Au loin, à gauche, les buttes du tir s'estompent dans la buée argentée du matin, on perçoit les coups de feu progressants des premiers arrivés, étouffés dans le brouillard comme un bruit de planches déchargées d'un charroi. A droite, une cité ouvrière dont les petits logis, une dizaine tous semblables, profilent leurs toits surplombants parmi les carrés de choux givrés. Les enfants accourent au-devant des tambours qui les égaient.

Pauvres gosses, ils ne voient pas que ce flic-floc, ces galons, cette tenue, ne sont qu'une mise en scène masquant une réalité perfide, que sur un mot, un geste de nos chefs, ces fusils coucheraient une rafale de plomb sur les leurs, brisant l'agonie des vieux, fauchant les initiatives non écloses des adultes, exprimant dans le geste sinistre de la mort, toutes les revendications au bien-être de leurs jeunes âmes étouffées et meurtries par le salariat, l'atelier et un travail de bête, écrasant leurs forces anémiées.

Devant ces enfants barbouillés, aux yeux clairs et rieurs, j'ai eu honte, honte pour moi et pour tous, gardes ou gradés, comme dans un rêve atroce j'ai fait mon tir, chargeant en tremblant ces longues cartouches aux pointes meurtrières et brutales. Pendant les salves de peloton, j'ai eu la vision nette d'une tête blonde entre les silhouettes de la cible et mon cran de mire, j'ai vu mon bambin. Moi aussi je suis père, de quel droit détruirai-je? Mon fils est-il d'une autre pâte que les moutards de tout à l'heure, ai-je le droit de leur enlever leurs parents, leurs soutiens? Si on en faisait autant à mon petit homme ?

Et cela parce qu'il plaît à quelques parasites de rogner la part d'autrui, d'accaparer tout pour eux, parce que des fous sont atteints de la monomanie du galon et du commandement!

Riez donc, crétins, la salve en fusée qui vient d'éclater vous fait tordre; ririez-vous aussi si les silhouettes étaient vivantes, et si dans une culbute horrible, la mort tordait des chairs expirantes sous votre agonie de plomb ? Peut-être !

Portez... arme ! Rompez vos rangs... marche!

En repassant devant la cité, les derniers coups de feu s'éteignent; encore trois, puis deux, enfin le dernier. Au loin s'étend l'horizon vallonné des champs, masqués tout à l'heure par les buées bleues que le soleil dégèle, un grand souffle frais balaye l'odeur écœurante de la poudre, et d'une fenêtre part un gai rire argentin.

Levant la tête, je vis à la croisée ouverte, une grosse frimousse joueuse emmitoufflée d'un châle. Il semblait si heureux le bambin blotti entre les solides bras, contre la large poitrine de son père, et pourtant, pourquoi cette arme sur mon épaule?

Oh! sois tranquille petit, dont le rire faisait écho à la dernière cartouche, semblant narguer dans son ingénuité toute cette brutalité, puisses-tu être bon prophète et ne jamais connaître cette plaie hideuse qu'est le militarisme ; jamais une balle ne sortira de mon arme contre qui que ce soit, tout mon sang se révolte à cette seule pensée, aucune force humaine ne triomphera de ma raison, aucune brutalité ne me fera violer ma conscience ; qu'aucun pouvoir ne compte sur ma lâcheté pour paralyser ma haine de ses actes inhumains par une complicité forcée, sang et cervelles, vous êtes choses trop précieuses pour en éclabousser la terre ou les pavés.

LÉOMIN.

Bruxelles, le 14 mars 1904.

DES FAITS

Sur la demande du gouvernement français, à ce qu'il paraît, le ministre de l'intérieur d'Italie a fait saisir *La Voce della Verita* que nos camarades publient à Rome.

Et la raison ne manque vraiment pas d'imprévue.

Nos camarades, pour bien montrer à leurs contemporains le bonhomme qu'est, en réalité, notre mannequin national, ont simplement reproduit un ordre du jour de flétrissure, voté jadis par la Chambre des députés, contre notre panamiste élyséen en rappelant qu'il mettait ses policiers en rapport avec Arton pour sauver ses copains qui avaient palpé dans le Panama.

C'est ce petit fait historique rappelé fort à propos par nos camarades, qui a motivé la saisie.

Nos amis d'Italie savent maintenant à quoi s'en tenir sur le « libéralisme » de notre République, troisième du nom.

*
* *

Les petits bénéfices du cabinet de S. M. — Pendant que dans toute la Russie retentissaient les cris des manifestations patriotiques, organisées sur la prescription du ministère de l'Intérieur, le cabinet de Sa Majesté manifestait son patriotisme d'une façon quelque peu originale. Pour augmenter la capacité de transport de la partie occidentale du Transsibérien, on a commandé d'urgence, dans le commencement du mois de février, 500 nouveaux trucks découverts. On a jugé plus avantageux d'acquérir les matériaux pour la construction de ces trucks, au compte du cabinet de Sa Majesté; or, le gérant des affaires du cabinet de Sa Majesté dans le gouvernement de Tomsk, a estimé l'occasion excellente pour majorer artificiellement les prix des matériaux vendus. Les poutres, qu'on vendait en automne 2 à 2 1/2 roubles la pièce, ont été vendues 3, 4 et enfin 5 roubles la pièce. Et les forêts ressortissant du cabinet, dans ce pays, sont immenses.

*
* *

Un bon pasteur au Soudan. — A Dinguira (Soudan), existe une mission où sont recueillies les petites négresses sans famille; sous le couvert de la charité, on opère comme dans les maisons similaires de la métropole. Les enfants y sont indignement exploitées, on exige d'elles un travail au-dessus de leurs forces, on les nourrit, nous allons dire comment, et on les frappe à la moindre faute, avec une barbarie révoltante. Le 7 janvier 1904, sept jeunes filles, lasses d'être maltraitées, se sauvèrent de l'école de Dinguira et vinrent se présenter à l'administrateur de Kayes. Ces jeunes filles, à la mission depuis cinq ou six ans, ne parlaient pas un mot de français et il fallut l'assistance d'un interprète pour les comprendre. Au moment où les congrégations, chassées de France, vont envahir les colonies, il n'est peut-être pas inutile de faire ressortir ce détail qui montre ce que vaut le dévouement tant vanté des religieuses. M. le médecin-major Lemasle, désigné pour examiner les blessures que portaient les petites filles, adressa à l'administrateur en chef du Soudan un rapport dont nous extrayons les passages les plus concluants.

« Cas particuliers : Léonie, plaie de la jambe; Félicie, plaie de la jambe et du poignet; Fanta, plaie de la jambe et du poignet.

« Toutes ces blessures sont au même niveau et ont été causées par le frottement des fers.

« La nommée Maqueronne souffre d'une plaie au-dessous de l'œil ; cette blessure a été provoquée par un coup de cravache, asséné avec la dernière violence. La jeune Hélène porte, dans le dos, une cicatrice provenant d'un coup de cravache donné il y a plus d'un an. »

Les plaintes de ces enfants ne varient pas ; la nourriture est insuffisante et exclusivement composée d'arachides déjà pressées. L'huile ayant été extraite, cet aliment n'a absolument aucune valeur nutritive. Elles se plaignent, en outre, de l'excès du travail et des tortures infligées par les sœurs. Un rapport de l'adjoint Delille, en date du 15 janvier 1904, prouve le bien fondé de ces plaintes. Ce fonctionnaire a constaté, lors de la visite à la Mission, que les élèves portaient des meurtrissures et des écorchures provenant de coups de corde et de la mise aux fers. Il a constaté aussi que les petites filles de cinq à dix ans employées à broyer les arachides, accomplissent une tâche au-dessus de leurs forces et ont toutes des callosités très douloureuses au bout des doigts. M. Delille remarqua également que le français n'est pas enseigné à la Mission. La sœur supérieure, pressée de questions, avoua qu'elle mettait les fers, mais ne voulut pas montrer les instruments de torture.

Il y a trop longtemps que l'on nous vante l'esprit de sacrifice des sœurs ; partout où elles se fixent, elles n'ont qu'une idée : amasser pour enrichir la Maison-Mère. Pour arriver à ce but, elles ne reculent devant rien ; le produit intégral du travail des enfants qu'elles élèvent revient à la Mission et ces bonnes mères torturent, sans pitié, les malheureuses fillettes qui ne rapportent pas à la Congrégation le bénéfice convoité.

Les populations musulmanes du Soudan exècrent avec juste raison les religieuses.

(*Des journaux bourgeois*).

MOUVEMENT SOCIAL

Les sentiments familiaux et l'argent, dans la haute bourgeoisie. — Un homme avait deux fils. Un ancien député à l'Assemblée nationale et membre de l'Institut, s'il vous plaît. Sa femme mourut, et il se remaria. Mais il se trouvait que sa seconde femme était déjà mère d'un jeune fils, que du reste notre homme avait reconnu comme sien et légitimé.

L'homme mourut. Son testament exprimait sa volonté formelle que son troisième enfant fût considéré comme son fils légitime à l'égal des deux autres, et il y menaçait ses fils aînés de sa malédiction, s'ils contestaient le droit de leur frère.

Ils le contestèrent pourtant, ces bons fils et bons frères. Ils le contestèrent, afin de dépouiller leur cadet de sa part de l'héritage, lequel, se montant à deux millions et demi, était cependant bien assez gros pour trois. Et pour cela, ils allèrent remuer tous les coins cachés de l'existence de leur père, de leur mère et de leur belle-mère, les étalèrent en public, montrèrent que leur frère consanguin, né deux mois seulement après la mort de leur propre mère, était un enfant adultérin — horreur! — obtinrent l'annulation de sa légitimation — honnêtes gens, respirez! — et purent ainsi se partager la grosse somme, au détriment de celui qui est tout de même leur frère, quoiqu'ils en aient, et au mépris de la malédiction paternelle, dont ils se moquent comme de l'an 40.

Est-ce beau?

*
* *

54 soldats du 125e d'infanterie, ayant à se plaindre de la sévérité de leur capitaine et du surmenage, se sont mutinés : ils quittèrent la caserne après l'appel du soir, et allèrent passer la nuit dans un village distant de 4 kilomètres.

On envoya des patrouilles de soldats et de gendarmes, qui les ramenèrent au matin. Le colonel a

ouvert une enquête — qui leur donnera, tort, cela va de soi. Mais que 54 soldats se soient mutinés pour rien, nous aurons peine à le croire.

R. C.

***

Besançon. — Le jeune et déjà actif groupe d'études sociales de Besançon a profité de la campagne électorale qui vient de prendre fin pour étendre sa propagande.

A la grande colère des socialistes blocards de l'endroit, nos camarades ont fait principalement par l'affiche une très belle campagne abstentionniste.

Comme de juste, nos Lucullus n'ont pas manqué, dans leur fureur, de déverser l'injure contre les anarchistes, et le traditionnel cliché que nous faisions « le jeu de la réaction » nous a été servi.

N'empêche qu'il y a ici de sincères révolutionnaires qui sont prêts à venir grossir nos rangs et qui ont été au scrutin plus par habitude et par un reste de préjugé, que par une forte conviction.

Quoi qu'il en soit, nous comptons que la propagande faite en période électorale portera ses fruits et que notre groupe va bientôt prendre un nouvel essor.

Nous vous tiendrons au courant des résultats.

Mouvement ouvrier. — La grève des états-majors de la marine marchande du port de Marseille contiue, et, nous ne saurions trop le répéter, si ce n'était le prétexte — asservir plus étroitement les simples matelots — nous ne pourrions que nous en réjouir. C'est la justification, par ceux-là même qui les ont toujours le plus attaqués, de toutes les tentatives faites par les travailleurs pour améliorer leur sort.

Bien mieux, c'est une véritable *grève générale* de tous les états-majors de la marine marchande que sont en train de provoquer les galonnés de Marseille, puisque leurs collègues du port du Havre viennent à leur tour de décider de ne plus embarquer, jusqu'à ce que satisfaction leur soit accordée.

Ces messieurs, comme de juste, formulent les mêmes revendications, dont l'essence tient en ces quelques lignes :

1° *Le capitaine a seul qualité pour composer son équipage ;*

2° *Les litiges disciplinaires entre états-majors et équipages, seront soumis dans les vingt-quatre heures du fait accompli, au capitaine, qui les solutionnera ou les transmettra à l'autorité maritime.*

Ces quelques lignes n'ont l'air de rien, mais ce n'est ni plus ni moins que la vieille formule : « Un capitaine doit avoir le droit de vie et de mort sur son équipage » que ces grévistes d'un nouveau genre ont la prétention d'imposer aux hommes sous leurs ordres.

Comme de juste, les syndicats des inscrits maritimes et des dockers maintiennent de leur côté les droits de leurs membres et la pression officielle patronale et gouvernementale ne parvient pas à les faire céder.

Les journaux bourgeois et réactionnaires qui, lors de la grève des simples matelots, dans des appels d'un patriotisme intéressé, déploraient chaque jour l'arrêt du travail ne pipent plus mot aujourd'hui. Ils sont, à n'en pas douter, avec les grévistes, et nous les attendons, lorsqu'à leur tour les travailleurs d'une corporation n'hésiteront pas, pour défendre leur droit à la vie, à provoquer une grève générale.

Ils viendront alors nous servir « le patriotisme », les intérêts nationaux; « la ruine de notre commerce », et autres formules du même genre.

La grève actuelle contre laquelle ils ne protestent pas, au contraire, sera la meilleure réponse à leur faire.

***

La Chambre consultative des associations ouvrières de production, organise pour le dimanche 15 mai, un très démocratique banquet... à 7 francs par tête — à peu près le salaire hebdomadaire d'une des nombreuses exploitées de l'usinier Motte, de Roubaix.

Cela à vrai dire, ne nous intéresserait pas outre mesure si, dans certains milieux, l'on n'émettait la prétention de transformer la soc été par le seul fait de la multiplicité des associations de production.

Ce banquet « démocratique » aura donc lieu, et, qui mieux est, sous la présidence du nationaliste Doumer, à ce qu'annonce M. Manoury, en faisant son apologie et en présentant sa défense dans le dernier numéro de l'*Association ouvrière*, y prononcera un « important discours politique ».

Et M. Manoury prépare MM. les coopérateurs, car il prévoit que le discours de son maître pourra choquer quelques-uns de ses amis.

Le discours de M. Doumer ne vous plaira sans doute pas, leur dit-il en substance, mais qu'à cela ne tienne. M. Doumer tient la caisse ; il nous a fait obtenir d'importantes subventions et, l'an dernier encore, il a fait porter à notre crédit, 200.000 francs au lieu de 140.000... donc applaudissons dimanche prochain M. Doumer.

Avouons que voilà une morale sociale qui n'est pas ordinaire.

N'empêche que M. Daudé Bancel, qui se prétend toujours anarchiste, n'hésitera pas, avec la méthode qui lui est propre, d'arranger les faits à sa manière, à affirmer que l'on ne fait pas de politique, et de la plus sale, chez MM. les coopérateurs.

***

La grève de Fromelennes provoquée, voulue, par la Société française des métaux, est vraiment intéressante.

Cette société a, en effet, l'Etat lui-même comme principal client, et c'est pour résister à une loi de cet Etat que cette Société force les malheureux qu'elle emploie à la grève. De plus, cette Société, qui s'intitule elle-même « française » est allée justement installer ses usines à cheval sur la frontière, dans le seul but de mettre en concurrence les travailleurs de deux pays et d'en profiter pour baisser les salaires. Procédé bien capitaliste, mais qu'il est bon tout de même de signaler pour la bonne éducation de ceux qui croient encore au « patriotisme » de leurs exploiteurs.

Je l'ai dit la semaine dernière, la cause du conflit est le renvoi d'une cinquantaine de jeunes gens, ce qui permettrait à la Société de faire travailler 12 et 14 heures dans ses usines.

Des manœuvres ont été tentées par la Direction pour essayer la reprise du travail. Le directeur est allé en Belgique faire signer à de pauvres diables une demande de reprise du travail, mais toutes les combinaisons ont échoué.

Des travailleurs qui s'étaient rendus en Belgique pour engager leurs camarades à la résistance, ont été eux, expulsés *manu militari* par les gendarmes belges et français qui coopèrent à la répression.

On annonce l'envoi de nouveaux gendarmes sur le théâtre de la grève.

Les grévistes, eux, réclament un peu d'aide pour faire patienter les petits qui crient famine.

P. Delesalle.

***

Firminy. — La grève des menuisiers est terminée. Les ouvriers, outre les points sur lesquels ils avaient déjà obtenu satisfaction et que j'ai mentionnés dans le dernier numéro, obtiennent encore que les outils seront fournis par les patrons. Ils cèdent sur un seul point. Ils acceptent de faire un travail d'essai qui servira de base à établir le prix de la journée.

C'est donc, en somme, une victoire ouvrière; j'insiste sur le fait qu'ils ont obtenu la suppression du *travail aux pièces*. Et maintenant il leur appartient de faire respecter leur nouveau tarif. C'est l'union qui leur a donné la victoire, ce n'est qu'en restant unis qu'ils en garderont les fruits.

Galhauban.

Angleterre.

Protectionnisme. — Les gouvernements ont toutes les sollicitudes. Voici maintenant que l'Angleterre se propose de protéger le peuple anglais, physiquement et moralement, de toute contamination étrangère. Dans ce but, des inspecteurs seront chargés d'empêcher le débarquement « de toute personne adonnée au crime ou à la prostitution, ou ne possédant pas de moyens probables d'entretien, ou d'un caractère notoirement mauvais, ou souffrant d'une maladie infectieuse ou dégoûtante, ou refusant de donner des renseignements satisfaisants sur son origine. »

Ainsi, l'Angleterre ne serait dorénavant ouverte qu'aux étrangers qu'une diligente police choisirait : sains de corps et d'esprit, riches ou du moins aisés, et jouissant d'un caractère bien fait !

Ou s'arrêtera la rage protectionniste des Etats ? Certes, elle succombera un jour à ses propres outrances, mais en attendant, c'est contre elle que nous aurions le plus besoin d'être protégés. Protégeons-nous nous-mêmes.

Am. C.

Italie.

Milan, 9 mai. — Du *Secolo* : La Cour d'assises de Milan vient de condamner, sans la participatiou d'un jury et par contumace, J.-B. Vignati, gérant du journal anarchiste le *Cri de la foule*, à 52 mois de réclusion et 4.500 francs d'amende, et Falcioni, rédacteur au même journal, à 18 mois de réclusion pour prétendus délits d'injure à l'armée et d'excitation à la haine des classes, relevées dans trois articles de ce journal.

Turquie

Effets de la peur. — On n'est pas tranquille à Yildis. — La politique hamidienne se rendant compte de la force que constituent les bandes révolutionnaires en Arménie, est entrée dans une phase d'entente cordiale. Après les propositions faites au vaillant Antranik, voici une nouvelle démarche auprès des insurgés de Sassoun.

Je reçois la communication suivante :

« Un télégramme de Moush en date du 9 avril « (V. S. donc 22 avril) informe que le prélat et le « vali de Bitlis ainsi que l'évêque de Moush, accom- « pagnés de quelques notables arméniens, se sont « rendus sur la montagne de Sassoun pour entamer « des pourparlers avec les insurgés et pour les con- « seiller de s'abstenir de toute démonstration. On « leur a fait savoir en même temps que le sultan a « promis de les laisser en liberté s'ils veulent se ren- « dre volontairement. »

Il est peu probable que les insurgés s'y laisseront prendre.

Garabed.

Japon.

C'est en 1882 que fut faite la première tentative d'introduire au Japon les idées socialistes.

Ce fut vers la fin de cette année que des étudiants japonais, revenant dans leur patrie, après un séjour de quelques années aux Etats-Unis d'Amérique, traduisirent en japonais *Poverty and Progress* de Henry Georges.

Mais cette première tentative d'introduire la pensée socialiste au Japon n'aboutit pas, et ce n'est guère que depuis 1897 que le socialiame a pris racine au pays du soleil levant, grâce à l'opiniâtre propagande du camarade Katajama et du professeur Abé.

En 1903, *Fimio-Jano*, surnommé l'Eugène Sue des socialistes japonais et qui fut autrefois consul du Japon en Chine, a fait paraître en langue japonaise un roman socialiste intitulé « L'*Etat de l'Avenir* » ou plus exactement « L'*Etat des choses dans l'Avenir* ». Ce livre aurait une bien plus grande valeur socialiste que *Looking backwards*, ou Dans l'An 2.000, de Bellamy.

(D'un journal viennois.)

Etats-Unis

A Felluride (County of San Miguel), les mineurs se sont mis en grève l'août dernier et en décembre l'état de siège était proclamé. Les radicaux connus étaient arrêtés comme des vagabonds et mis à travailler dans les rues; ceux qui s'y refusaient étaient entassés dans un train spécial et expédiés hors les limites de la county (comté), au milieu des montagnes désertes. Un mineur ayant refusé de se soumettre, fut mis au pilori pendant plusieurs heures, dans le froid du mois de décembre.

Finalement, l'état de siège fut levé vers la fin du mois de janvier, et les bannis se sont paisiblement rendus dans leurs foyers. La troisième nuit, la « Citizens Alliance » (composée des ménagers des mines, marchands, joueurs et autres voyous), dont la majorité fait partie de la la milice, s'est armée et a arrêté 80 grévistes et leurs amis, enfonçant les portes, insultant les femmes et chassant les enfants, de minuit à deux heures du matin. Quelques prisonniers n'eurent pas seulement le temps de se chausser; on les assommait à coups de crosse de revolvers, on les parquait dans un local humide, et ensuite, ils étaient chassés pour la deuxième fois de Felluride.

Alors les mineurs se décidèrent à aller chez le gouverneur Peabody, et à lui dire que, s'il ne voulait ou ne pouvait les protéger, ils se chargeraient de leur propre protection. Le gouverneur ne voulut pas les voir. Alors les mineurs s'armèrent et voulurent retourner quand même. Mais le gouverneur

de nouveau déclara l'état de siège pour protéger les voyous.

La même histoire a eu lieu à Trinidad. Là, on avait déclaré l'état de siège dans le comté Las Animas, détruit le bureau et la machinerie de « Il Lavoratore », brûlé tous documents et listes de souscriptions. De Molli, Fairley, Ewans, Mouney, organisateurs des mineurs, l'un après l'autre furent assaillis et frappés à coups de revolver, et reçurent l'ordre de quitter le comté. L'un des prêcheurs de calme, l'organisateur Wardjon, avait dit ici à Pueblo, dans une réunion de protestation, qu'à présent, à son grand regret, on avait émasculé les hommes et fait d'eux des poltrons.

En dépit de toutes les misères faites à travers la région minière, les sauvageries capitalistes ont à peu près cessé dans le district de Criple Creek, Teller C. Mais la grève dure toujours, parce qu'on est déterminé à travailler seulement huit heures ou pas du tout.

Les idées anarchistes sont vierges dans ces parages, mais, avec l'aide du camarade Ciancabilla et autres qui ont envoyé des périodiques de nos idées, je fus à même de semer la littérature. Nous avons formé un groupe entre Italiens, ainsi qu'une coopérative de l'Union des travailleurs des moulins et fonderies des métaux, dont je suis l'organisateur et le secrétaire. Je suis aussi délégué au Conseil du travail de Pueblo, et mes discours sont mieux reçus que je ne l'attendais. Je crois que notre philosophie et notre tactique s'établiront pour rester dans cette partie du monde, surtout si ces conditions despotiques continuent à prédominer.

A. Klemencic.

Brésil.

Nous avons reçu de Rio-de-Janeiro le premier numéro de la revue anarchiste *Kultur*.

Cette publication mensuelle de 12 pages est alimentée par des souscriptions volontaires, contient des articles sur tous les sujets nous intéressant, signés de camarades de tous pays; c'est une de nos meilleures publications. En outre, nos camarades commencent à fonder des Universités populaires qui, entre leurs mains, seront d'excellents instruments de propagande. La tentative de grève générale de l'année dernière a démontré que l'ignorance était la plus grande ennemie des travailleurs et les anarchistes se mettent sérieusement à la besogne pour la dissiper.

Australie.

L'extermination systématique des noirs. — Une dépêche de Sydney aux journaux annonce qu'un gros scandale vient d'éclater en Australie, à l'occasion d'une expédition que le gouvernement avait envoyée dans la Nouvelle-Guinée pour venger l'assassinat d'un missionnaire, le révérend Chalruces.

L'expédition a massacré, paraît-il, toutes les tribus qu'elle a rencontrées, même celles qui s'offraient à livrer et à punir les coupables.

Le fait relève de la politique générale d'extermination systématique des noirs, qui a été adoptée par les gouvernements australiens.

L'opinion publique en Australie est tellement hypnotisée par l'idée d'une « Australie blanche » qu'elle accepte cette politique barbare contre les noirs avec indifférence et même avec approbation.

Les témoignages dignes de foi et nombreux qui corroborent la nouvelle de ces massacres, permettent de penser que l'affaire fera quelque bruit en Australie, et aussi en Angleterre.

(L'*Aurore*, 1er mai).

VARIÉTÉS

INDICATION DES PRINCIPALES ÉTAPES DE

LA PHYLOGÉNIE DES HOMINIENS

(*Suite et fin*) (1)

En effet, dans le trias de l'Afrique australe (Cap) on signale des Allothériens. Et la base des terrains jurassiques de l'Amérique du Nord fournit des Marsupiaux.

Il est probable que la grande extension des Reptiles, leur nombre, leur force opposèrent longtemps un obstacle puissant au développement des formes mammaliennes.

Les conditions mésologiques durent, de leur côté, y contribuer dans une large mesure. Enfin la dislocation des grandes surfaces continentales, la submersion des régions boréales furent, sans doute, autant d'entraves qui retardèrent l'évolution des Mammifères.

Ce ne fut probablement pas un mal pour eux, car peut-être durent-ils aux difficultés qu'ils eurent alors à surmonter et à une lutte pour l'existence cruelle el incessante, d'acquérir, par disparition des plus mal doués, des qualités, des perfectionnements qui devaient, dans des milieux nouveaux, procurer à leurs descendants la suprématie finale sur notre planète.

D'autre part, peut-être est-ce à ce développement lent mais continu d'animaux de mieux en mieux doués, de mieux en mieux organisés, qu'il faut attribuer la disparition totale, c'est-à-dire sans descendance, l'extinction en un mot de la majeure partie des herpétoïdes de l'ère mésozoïque.

Quoique trop rares encore pour donner des renseignements définitifs, les débris des Mammifères secondaires témoignent de grands progrès réalisés par eux durant les dernières périodes crétaciques.

Les terrains du crétacé supérieur dans l'Amérique du Sud (République argentine) renferment à côté des ultimes représentants des grands Reptiles dinosauriens des Mammifères aplacentaires et placentaires et parmi ces derniers prédominent les Ongulés. On y trouve, en outre, des Tillodontes, des Rongeurs, des Edentés, peut-être un précurseur des Primates, avec le Nothopithecus, qui paraît relier les Ongulés typothériens aux Simiens.

Après cela, on ne saurait s'étonner de constater partout, dès le début des temps tertiaires, la présence des Mammifères.

Leurs groupes sont relativement nombreux : deux pour les aplacentaires et cinq pour les placentaires.

Parmi les aplacentaires, les Allothériens, représentants des plus anciennes formes mammaliennes connues, vont atteindre leur apogée et disparaître avec la fin de l'éocène inférieur.

Les descendants des Marsupiaux survivent encore de nos jours en Australie et en Amérique.

Les placentaires du début de l'éocène comprennent des carnassiers de types archaïques, ancêtres des Carnivores actuels, ce sont les Créodontes ; des Ongulés condylarthrés, groupe disparu, progéniteurs des Ongulés périssodactyles ou à doigts impairs, et peut-être aussi des Ongulés artiodactyles ou à doigts pairs, et enfin peut-être sont-ils les ascendants, par un type condylarthré bien curieux, le Phénacodus primœvus, de certains Primates et par eux peut-être de l'Homme? (D'après l'opinion du paléontologiste Cope).

Aux Ongulés condylarthrés se trouvent associés des Ongulés amblypodes, groupe éteint lui aussi composé de grands Mammifères terrestres, présentant des affinités avec les Ongulés périssodactyles et avec les Ongulés proboscidiens.

Deux autres groupes importants complètent cette série des plus anciens Mammifères tertiaires : ce sont les Tillodontes, animaux plantigrades disparus, apparentés aux Marsupiaux, aux Edentés, aux Ongulés condylarthrés, et aux Pachylémuriens, et enfin, paraissant former un passage entre les Carnivores et les Rongeurs.

Le dernier groupe est celui des Pachylémuriens ou Prosimiens primordiaux issus probablement des Ongulés condylarthrés, ayant des affinités avec les Carnivores créodontes et les Insectivores et en outre progéniteurs possibles — ce qui ne signifie pas probables — de certains Simiens, sinon de tous.

En face de cette ancienne faune mammalogique déjà si variée, possédant des carnivores, des herbivores, des frugivores et des insectivores, les grands herpétoïdes mésozoïques sont disparus; les Mammifères ont désormais pris place au premier rang qui leur appartient pour toujours.

Devenus prépondérants, les Mammifères vont, comme autrefois, aux temps secondaires, les Reptiles, se mettre à envahir non seulement la surface du sol émergé, mais à envoyer des colonies peupler les eaux des océans, des lacs et fleuves et même s'essayer à la conquête de l'espace aérien, comme l'avaient fait les Ptérosauriens (Sauriens ailés).

***

Ainsi, avec l'aurore des temps tertiaires, à l'ancienne prépondérance zoologique des Reptiles a succédé la suprématie des formes mammaliennes.

Les prototypes les plus imméniats des ancêtres des Hominiens vont donc pouvoir se développer avec plus de sécurité.

C'est en effet pendant les commencements des temps tertiaires que s'élaborèrent les caractères qui devaient aboutir à la formation des types hominiens.

Seulement, quoique déjà assez nombreux, les documents paléontologiques relatifs aux Mammifères ne sont pas encore suffisants pour permettre de jalonner, d'une façon définitive et précise, la route évolutive suivie par nos plus proches ancêtres zoologiques.

Car si le développement embryologique peut indiquer la succession des principales phases de notre phylogénie — par exemple la présence de traces de branchies et des palettes natatoires apparaissant chez l'embryon humain, sont les témoins incontestables de l'existence dans notre série ancestrale d'ascendants de formes ichthyoïdes — si l'anatomie comparée venant corroborer ces indications peut montrer comment le poumon succède à la branchie et comment la nageoire se transforme en extrémité pentadactyle, cependant les détails précis du passage d'une forme à une autre ne peuvent être fournis que par les découvertes paléontologiques.

En un mot, la trop grande rapidité avec laquelle l'évolution embryologique résume, raccourcit et par suite voile et obscurcit et même parfois déforme la répétition ontogénique des phases ancestrales et, d'autre part, le champ trop limité des investigations de l'anatomie comparée des êtres vivants, ne pouvant interroger que des descendants, toujours profondément modifiés, ne permettent pas de savoir avec précision quand et comment les formes spécifiques actuelles se séparèrent, en s'en différenciant, de leurs ascendants et de leurs collatéraux.

Seule, en conséquence, la paléontologie peut, en retrouvant les restes d'un animal, procurer des renseignements absolument exacts, car, seule, elle peut nous mettre en présence de formes ataviques.

Mais comme la récolte des fossiles faite jusqu'à présent n'équivaut encore qu'à une infinitésimale partie des êtres qui ont vécu sur notre globe, il en résulte que des lacunes considérables existent dans toutes les séries.

Aussi les documents concernant nos plus proches grands-parents zoologiques, les Primates et les formes apparentées aux Primates, sont-ils excessivement rares.

Parmi les collatéraux ou les ancêtres possibles des Protohominiens, on signale l'existence dans les terrains crétacés de la Patagonie de Prosimiens : les Notopithécides (Ameghino).

Les Prosimiens se rencontrent abondants dans les couches éocènes de l'Europe et de l'Amérique du Nord.

Si intéressants qu'ils soient, les Prosimiens ne sont pas des Primates, ils n'ont peut-être fourni aucun ascendant à des Primates, même Simiens, et ne sont peut-être qu'un groupe col-

(1) Voir les numéros 52, 53 et 1.

latéral séparé avant la fin des temps mésozoïques des futures formes primatiennes.

A l'époque éocène, plus probablement oligocène, on connaît, encore, en Patagonie, de très intéressants petits Primates véritables, mais Primates Cébiens (singes d'Amérique), qui doivent à la présence de certains caractères supérieurs d'avoir été appelés Homonculidés.

Le vaste continent américain ne fournit donc, pendant la période éocène, que des types précurseurs ou inférieurs des Primates.

Après une lacune correspondant à l'oligocène, en Europe on se trouve, avec le miocène moyen, en présence des formes primatiennes, les unes très voisines du groupe anthropoïdes archaïques.

C'est l'Oréopithécus de la Toscane montrant des affinités avec le Cynocéphale gelada, c'est-à-dire avec les Singes pithéciens.

Ce sont, en France, le Dryopithèque, type archaïque de Gorilles, et le Pliopithèque apparentable aux Gibbons. Donc deux anthropoïdes ancestraux.

Fait de la plus haute importance sur lequel nous insisterons, car la présence d'Anthropoïdes nettement caractérisés dès le miocène moyen indique que l'Homme n'est pas loin.

Mais des formes hominiennes archaïques, nous ne possédons encore aucun débris osseux.

Trop rares sont les vestiges fossiles des Primates.

La célèbre découverte de Java vient-elle combler un peu cette lacune? Nous la discuterons plus tard. Nous nous bornerons ici à faire remarquer que le Pithécanthrope a été trouvé dans les couches les plus supérieures des terrains pliocènes, celles qui précèdent immédiatement les dépôts quaternaires.

Or, depuis longtemps, en Europe, dans des strates géologiques à très peu près aussi anciennes que les couches de Java, dans les alluvions post-pliocènes ou pléistocènes les plus inférieures, on a retrouvé des preuves, en nombre considérable, de l'existence d'un être humain, assez intelligent et déjà alors assez avancé au point de vue industriel pour travailler la pierre d'une façon parfois même remarquable.

C'est l'industrie chelléenne des alluvions quaternaires.

En conséquence, le Pithécantrope des îles de la Sonde serait presque, sinon complètement, le contemporain des vestiges industriels de l'Europe, et cependant aucune sorte d'outil, nulle pierre taillée, ou ayant servi à un usage quelconque, n'a été retrouvée dans son gisement.

Dès lors les formes hominiennes, pourrait-on se demander, seraient-elles développées plus rapidement dans l'Europe occidentale que dans les régions australes des terres asiatiques ?

On ne saurait encore le dire. Des recherches nombreuses restent à faire pour élucider un peu cette intéressante question. Cependant de précieuses indications existent déjà : ainsi dans l'Occident européen, régions à vrai dire les plus fouillées, des données, actuellement devenues évidentes, assignent à l'existence de formes hominiennes assez intelligentes pour être industrielles une ancienneté dépassant de beaucoup l'aurore des temps quaternaires.

Sans doute il est désormais impossible, après toutes les recherches entreprises dans ce but, d'admettre encore la taille intentionnelle ou même usuelle des silex trouvés à Thenay dans des couches oligocènes, ce sont des pseudo-outils dus, ainsi que les craquelages présentés par beaucoup d'eux aux intempéries atmosphériques et à des chocs accidentels.

Mais il n'en serait plus de même, semble-t-il, des pièces recueillies au Puy Courny. D'abord les couches du Cantal sont d'un âge beaucoup plus récent que les gisements du Loir-et-Cher, elles appartiennent en effet au miocène supérieur; ensuite les silex du Puy Courny, bien différents de ceux de Thenay, sont autrement suggestifs que ces derniers. Il présentent des pièces qui, ramassées dans une alluvion quaternaire, ne seraient l'objet d'aucun doute.

On peut donc espérer que des recherches nouvelles, exhumant peut-être les ossements d'un Primate hominien, viendront faire une certitude de ce qui n'est encore qu'une logique probabilité.

En outre, les travaux récents des géologues belges et en particulier de M. Rutot, l'éminent conservateur du Musée d'histoire naturelle de Bruxelles, ont démontré que depuis le pliocène moyen (silex trouvés dans le Kent (Angleterre) sur le plateau du Chalk), jusqu'à l'industrie quaternaire des carrières de Chelles, aucune lacune ne subsistait plus désormais dans la série progressive de l'industrie de la pierre.

On a, en effet, la succession suivante (1) :

Pliocène : moyen. — (Glaciaire pliocène). Industrie du Chalk, plateau du Kent (Angleterre).

Supérieur. — Industrie de Saint-Prest (Eure-et-Loire). — Silex de Forest Cromer Beds (Angleterre).

Quarternaire. — Industrie de Reutel (vallée de la Lys), Belgique. — Silex de Mafles et d'Aiseau (Belgique). — Silex de Mesvin (Belgique). — Silex de Chelles.

En conséquence, sauf une lacune, qui ne tardera peut-être pas à être comblée, située entre l'industrie du miocéne supérieur au Puy Courny, et celle du plateau du Chalk, au pliocène moyen, lacune correspondant au pliocène inférieur, l'existence d'un Hominien tertiaire industriel est désormais établie dans l'Occident européen.

Cet Hominien industriel suppose un ancêtre déjà Primate supérieur, marcheur bipède, mais non encore industriel.

Or, les silex du Puy Courny assignent à ce précurseur de l'homme industriel, une date antérieure à l'époque du miocène moyen, c'est-à-dire à l'époque qui correspond à la présence, dans l'Europe occidentale, de formes anthropoïdes bien différenciées de celles du Dryopithèque et du Pliopithèque.

Ce qui signifie qu'au miocène moyen les ancêtres des Hominiens, et ceux des Anthropoïdes avaient déjà divergé et formaient chacun une famille zoologique distincte.

Les types archaïques des Hominiens commençaient donc, dès ces temps très lointains, la lente élaboration morphologique qui devait réaliser les races hominiennes actuelles.

A l'époque quaternaire avec les crânes du Néanderthal, de Spy, de Chancelade, l'Homme, parfaitement caractérisé comme Primate supérieur, est connu par ses ossements.

Là se termine l'évolution progressive des formes zoologiques qui ont précédé la réalisation du type hominien et desquelles ce type hominien et desquelles ce type provient directement, c'est-à-dire l'étude de nos ancêtres, la connaissance de notre généalogie.

PIERRE G. MAHOUDEAU.

(*Revue de l'Ecole d'Anthropologie*, janvier 1904).

(1) L'état actuel de la question de l'antiquité de l'homme, par A. Rutot. Extrait du *Bulletin de la Société belge de géologie*, 1903.

LES SALONS

On entre au Salon et l'on se trouve devant deux mille toiles. Cette longue file de tableaux, c'est deux mille manifestations d'individualités diverses, de manières différentes, sans grande liaison entre elles. Voici des paysages, des portraits, des scènes d'intérieur, d'histoire, de genre, des compositions symboliques, des peintures décoratives, des images officielles. Ce tout mêlé, sans ordre d'aucune façon, distribué, on dirait, au petit bonheur. Quelle va être l'impression que nous emporterons de cette foire immense ? Mon Dieu ! je n'en vois pas d'autre qu'un ahurissement complet. Car notre faculté de prendre plaisir des choses demande comme toutes les autres à ne point être fatiguée.

Notre attention trop longtemps éveillée finit par s'engourdir et par regarder du même œil indifférent l'œuvre du maître et celle du faiseur. Voici trois toiles de Carrière; on sait le charme intime et profond de ses figures, l'atmosphère lointaine dans laquelle il les place et quelle gravité sereine et douce elles font descendre en nous. A côté, voici une demi-douzaine de paysages de Lebasque, baignés de lumière tendre, frais et agréables, pleins de vie et de couleur gaie; plus loin, des portraits de M. la Gandara aux teintes maladives, tandis que, dans la salle qui suit, les femmes de M. Caro Delvaille seront dans les notes les plus claires et les plus vives. La sensation que me donne une toile est vite détruite par celle que me donne la voisine. Il n'y a pas moyen de prolonger son émotion et de lui donner dans le souvenir une assise sérieuse et durable. Une minute efface l'autre et il ne demeure rien. D'autant plus qu'aucune idée commune ne relie les exposants; chacun a sa petite compréhension, son procédé spécial et le spectateur est noyé dans toute cette diversité. Mes yeux quittant le « Chérubin, de Mozart » une toile délicieuse et fine tombent sur la « Bretagne mystique », une tartouillade infinie et neutre à tous égards. Mon plaisir est gâté et corrompu.

Dans un musée, tout est généralement classé. Les œuvres qui y sont exposées ne se présentent pas à nous avec l'inconnu des choses nouvelles. Elles sont l'expression de sensibilités qui sont passées et dont nous pouvons sentir les manifestations d'une façon presque abstraite, dégagée des contradictions de la vie actuelle. Ici, tout nous assaille, chaque œuvre sollicite de notre cerveau une émotion particulière et nous ne pouvons répondre à toutes. C'est le vice essentiel de ces sortes de réunions.

Mais encore en parlé-je comme si toutes les productions d'art y étaient caractéristiques. Mais presque rien n'y est significatif et surtout ne reflète la vie de notre temps. Les trois quarts de ces toiles témoignent de préoccupations puériles, vaines ou ostentatoires. On remarque aussi beaucoup la recherche de l'originalité sans que l'ouvrier ait la moindre vue originale de la nature et du temps.

Alors, le vrai mérite, le beau travail, que fait-il dans cette galère? Il se perd et n'est guère plus remarqué que s'il n'existait pas.

Le génie simple et vrai ne peut que gagner à se retirer de ces meetings d'où ne sort, à l'instar des autres, qu'un peu de bruit inutile. J'aime à croire que s'il s'y produit, c'est pour des raisons pratiques de lutte pour l'existence. Je ne me charge pas de trouver une solution qui résolve la question à ce point de vue. Mais si nous nous demandons seulement quel est là le bénéfice de l'art, nous répondrons qu'il n'y en a pas. Le Salon est l'équivalent des expositions de saison dans les grands magasins, où il y a quelques objets nécessaires au milieu d'une multitude de fla-fla qui ne servent à rien. Eblouies, fascinées, les femmes achètent tout sans discernement. Il n'y a que lorsqu'elles sont rentrées chez elles qu'elles aperçoivent le peu de raison de leurs emplettes et se rendent compte qu'elles n'en tireront aucun profit.

Les seules expositions qui peuvent hausser la conscience esthétique des gens, ce sont celles que fait un seul artiste. Là, on voit un ensemble où tout se confirme, où chaque partie étaye l'autre, où tout s'élève si l'œuvre est bonne, où tout s'écroule si elle est mauvaise.

Nul ne peut en imposer par une adresse fortuite ou une chance de main passagère. C'est la vérité même, à l'encontre des fallacieuses exhibitions.

JEAN DENAUROY.

BIBLIOGRAPHIE

Par le cas Pindy, que connaissent les lecteurs des *Temps Nouveaux*, ils peuvent se rendre compte du degré de confiance qu'il faut accorder à ce que raconte M. da Costa dans sa *Commune vécue* (1), et apprécier quelle en est la valeur historique. Cependant, elle est intéressante à lire, pour qui sait lire à côté, car on y retrouve un état d'âme qui nous en dit long sur l'avortement des révolutions.

C'est cette croyance qu'ont la plupart de ceux qui se disent révolutionnaires que, lorsqu'ils ont chassé de leurs places les créatures du régime qu'ils ont flanqué par terre, et se sont installés dans leurs fonctions, ils ont accompli la révolution, un grand

(1) Un vol. 3 fr. 50, chez Motteroz, 7, rue St-Benoît.

changement social a été opéré. Ils n'ont plus qu'à attendre béatement toute une manne de félicités qui va leur tomber du régime nouveau, en accomplissant exactement les mêmes actes qu'accomplissaient leurs devanciers.

Ainsi, dans le livre de M. da Costa, on voit Raoul Rigault s'improviser procureur de la Commune ; da Costa est fait — ou se fait — son substitut. Ils s'installent à la préfecture de police. A l'aide du personnel des groupes blanquistes, dont les membres n'ont plus aucune répugnance pour le métier de mouchard, du moment qu'il s'agit de moucharder pour le gouvernement de leur choix, ils organisent une police politique. Et M. da Costa s'extasie devant l'œuvre à laquelle il a collaboré : ils ont eu l'habileté d'avoir pu, avec moins de 200 agents, assurer un aussi beau service de police politique que celui qui fonctionnait sous l'empire ! oubliant que, lorsqu'ils le combattaient, ils n'avaient pas d'épithètes assez flétrissantes pour stigmatiser cette façon de gouverner.

Et cet état d'esprit, développé par l'état centralisateur que nous subissons depuis des siècles, mais qui s'est renforcé sous l'influence jacobine, et que n'est pas faite pour l'affaiblir la propagande de la « conquête des pouvoirs publics », s'il est répandu dans un trop grand nombre de cerveaux, est surtout fort cultivé dans les groupes blanquistes, où chaque sous-chef de groupe sait d'avance quelle fonction il a droit d'espérer, lorsqu'on aura descendu le gouvernement bourgeois.

Mon père qui, sous l'empire, faisait partie d'un de ces groupes, nous racontait, non sans ironie, les confidences de celui qui l'y avait affilié. En grand secret, il lui avait confié qu'il espérait, si on réussissait à mettre l'empire par terre, être nommé commissaire de police, mais qu'il ne l'oublierait pas, qu'il le prendrait pour son secrétaire !

Une autre fois, c'était aux premiers temps de la déroute du septennat. Me promenant avec un camarade qui avait fréquenté les groupes blanquistes, nous rencontrâmes un de ses copains de groupe qui se pavanait en uniforme flambant neuf de gardien de cimetière ! Que voulez-vous, tout le monde ne peut pas être receveur-général !

La reconnaissance se fit, on s'aborda, puis, de fil en aiguille, on se mit à discuter des idées. Mon ami et moi, trouvions qu'il n'y avait guère de différence entre la république Grévy et la république Mac-Mahon. « Comment ! fit le garde, pas de différence ! vous trouvez ! Mais auparavant, ce n'étaient que des bonapartistes qui arrivaient à se caser dans l'administration, tandis qu'à l'heure actuelle, les républicains y pénètrent peu à peu ! Sous Mac-Mahon je n'aurais jamais été nommé. »

Mon camarade et moi, nous nous regardâmes en souriant.

M. E. Guillaumin, qui a déjà écrit quelques études sur la vie champêtre, continue à nous retracer la vie du paysan bourbonnais. Sous le titre, un peu prétentieux sous ses apparences modestes : *La Vie d'un simple* (1), qu'il aurait été plus « simple » de nous donner avec son seul sous-titre : « Mémoires d'un métayer », l'auteur, cette fois-ci, prend un paysan depuis son enfance, le menant au seuil de la tombe, nous retrace ce que fut la vie du paysan de la génération qui s'en va.

M. Guillaumin, paraît-il, est un fermier qui a vécu et vit toujours de la vie du paysan. Son roman nous donne bien la sensation de la vie réelle du paysan. Il ne nous donne pas de grands aperçus, se bornant à l'horizon étroit de celui qu'il a entrepris de nous peindre. Mais il est intéressant par les traits de mœurs que l'on y trouve.

Sous le titre : *Farces et moralités* (2), Mirbeau a rassemblé, en le même volume, quelques pièces en 1 acte, jouées sur différentes scènes : on y retrouve *L'Epidémie*, *Le Portefeuille*, dont j'ai déjà eu à parler.

M. Wells, dans *Anticipations* (3), dont MM. Davray et Kozakiewicz nous donnent une traduction, essaie de tracer un tableau de ce que sera la société future.

C'est bien perdre son temps que d'essayer de prédire ce que sera la société dans cinquante ans, vu que trop de faits concourent à son évolution, pour que nous puissions dire ce qu'il en adviendra. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de travailler, de toutes nos forces, à la mettre dans la voie que nous désirons lui voir prendre. Mais notre sens de prévision ne peut aller au delà.

Mais je trouve cette présomption encore bien plus grande chez notre auteur qui, je crois, est traité de socialiste dans son pays, mais me semble absolument ignorer même l'a b c d de la question qui agite les masses de notre époque. Avant de prédire l'avenir, il serait peut-être bien de s'enquérir de ce qui se passe sous ses yeux.

Faisant découler tous les changements sociaux du développement des moyens de transport, M. Wells nous prophétise le gouvernement par une espèce d'aristocratie d'ingénieurs ; la nécessité pour les peuples forts de mater les peuples retardataires, la renaissance d'une espèce de religiosité panthéiste.

Ça amuse les gens, et ce n'est pas dangereux.

J. Grave.

(1) Un vol., 3 fr. 50, chez Stock.
(2) Un vol., 3 fr. 50, chez Fasquelle.
(3) Un vol., 3 fr. 50, au « Mercure », 30, rue de Condé.

Nous avons reçu :

Jean des Brebis, par E. Moselly ; 1 vol., 3 fr. 50, chez Ollendorff, 50, Chaussée d'Antin.

Revue générale de bibliographie, paraissant tous les mois, n° 10, chez Schleicher, 15, rue des Saints-Pères.

Les résultats des grèves agricoles, par de Rocquigny ; *Musée social*, 5, Las Cases.

Les Menettes de Roumegoux, par A. Delmas ; 1 vol., 3 fr. 50, chez Stock.

Vseobecna Stavka, par S. Nacht ; une brochure à *Omladina*.

Le Socialiste et les syndicats, par T. Mauve ; 1 broch., 0 fr. 10, Imprimerie Moderne, à Agen.

A lire :

Propagande socialiste, Charles Maurice, « Etudes socialistes », fascicule 6.

Le *Citoyen contre son juge*, J. M. Gros, attaché civil au ministère de la guerre. La *France* (Bordeaux), 5 mai.

DANS LES REVUES

Derniers numéros du *Mercure de France :*

M. Albert Mockel publie une étude attentive sur le poète délicat, subtil et pur de la *Chanson d'Eve*, Charles Van Lherberghe, né près de Gand, en 1862.

Un tendre disciple, M. Léautaud, glorifie copieusement M. Henri de Régnier. Elle n'est pas inintéressante, encore qu'un peu vieillote déjà, la figure de ce poète voluptueux, élégant, « distingué » (le mot est ici bien de saison !) auquel tout a toujours miraculeusement réussi : il fut un des promoteurs du défunt mouvement symboliste, auquel nous devons cette appréciable conquête : le vers libre et polymorphe.

M. Léautaud a des mots amusants sur son grand homme : « On sent tout de suite qu'il est *né*, dit-il, *On en pensera ce que l'on voudra : par le temps qui court, çà nous change.* »

Du succès récent de l'*Iphigénie* de Moréas, à Orange et à Paris, M. Paul Souchon infère un renouveau probable de la tragédie et du théâtre en vers.

On aime les poètes au *Mercure*, on leur consacre de longues pages. Marius-Ary. Leblond se plaisent à rechercher dans l'admirable et puissant auteur des *Villes tentaculaires* et des *Campagnes hallucinées*, Emile Verhearen, la survivance flamande de l'Espagne.

Pierre Quillard résume le livre de M. Victor Bérard : *Les Phéniciens* et l'*Odyssée*, où le dernier mot semble avoir été dit sur Homère et son œuvre.

A propos du père Pissaro, Charles Morice s'insurge contre « cette doctrine, que : le poète, l'artiste et le philosophe sont les égaux du tailleur de pierres et du tailleur d'habits ». Je reviendrai, sans doute un jour, sur cette doctrine, où je vois à la fois du faux et du vrai.

De cet article, à détacher, sur l'impressionnisme, ces cinq lignes d'une vérité qui dépasse de beaucoup son sujet : « Le tort de l'impressionnisme serait de se croire éternel, de fermer le chemin, de se fixer ; alors il se mentirait à lui-même. Il a été un geste, un *mouvement*, c'est-à-dire une vague de l'océan humain ; « les vagues se suppléent éternellement » disait Hugo, et c'est leur condition et c'est leur raison d'être.

Enfin, M. Remy de Gourmont, avec un livre d'un M. Albalat pour prétexte, flagelle cruellement l'intolérable prétention des magisters dans l'*Art d'écrire*. « L'art d'écrire est difficile et son enseignement chimérique. « Toutes les rhétoriques du monde n'apprendront pas le beau style à tous les rhétoriciens du monde, et d'ailleurs qui nous dira ce qu'est le beau style ? — Il y a le style, qui est quelque chose d'intimement personnel à l'écrivain, le style, beau ou laid, gras ou maigre, fort ou chétif, et qui, surtout, comme l'esprit, ne souffle que là où il veut. — Le style vient des idées et non des mots, remarquait, je crois, Balzac ; pas de style sans pensée. Un mot de Stendhal, cité par de Gourmont, est là-dessus décisif : « Ce n'est pas le tout de faire de jolies phrases, il faut avoir quelque chose à mettre dedans. »

M. de Malarce, dans le *Journal des Economistes* d'avril, oppose à l'économie, à la prévoyance et à la mutualité obligatoire, auxquelles certains théoriciens autoritaires rêvent aujourd'hui d'assujetir l'ouvrier, l'économie, la prévoyance, la mutualité librement consenties ; car l'obligation est sans valeur morale, sans force éducative, et c'est dénaturer la vertu elle-même que de la vouloir fonder par des lois.

Mais l'économie, la prévoyance et la mutualité sont-elles actuellement des vertus ? Oui, pour les économistes, dont le moindre péché est de méconnaître les réalités douloureuses de l'existence ouvrière : non, pour nous. Loin d'élargir et d'aérer la vie du pauvre, elle la font plus étroite et plus irrespirable encore, en sacrifiant le présent à l'incertain avenir ; ce sont des vertus d'ilote à la chaîne, muet et lâche ; on leur préférerait de beaux vices impudents.

Dans le même *Journal des Economistes*, G. de Molinari n'alloue qu'une minime confiance à la Cour d'arbitrage de la Haye, « cette agence de la paix commissionnée par les gouvernements. »

La nôtre est moindre encore, et le récent arrêt de cette cour, conférant à l'Angleterre, à l'Allemagne et à l'Italie un privilège de priorité pour le recouvrement de leurs créances contre le Venezuela, ne l'accroîtra pas. Pourquoi ce privilège ? C'est que Allemagne, Angleterre et Italie, préalablement à l'arbritrage, s'étaient livrées, contre l'humble Venezuela débiteur, à une agression militaire. Loin qu'elle les en punisse, la bonne Cour récompense les agresseurs, légitime l'agression, encourage, pour l'avenir, l'indéfectible penchant des gouvernements pour la violence. Qu'est-ce qu'il y a de changé au monde ?

Georges Deherme (*La Coopération des Idées*, 1er mai) intitule : *Sur l'éducation populaire* le récit, accompagné de reflexions acides, des événements qui précèdèrent la chute de l'U. P. remarquable fondée par lui au faubourg Antoine.

M. Deherme, en rentrant cet hiver d'une mission asiatique, s'était ému de l'influence prise en son absence par un M. X, dont le passé n'était peut-être pas irréprochable, mais dont le présent l'était. Au nom de la morale, divinité secourable, M. Deherme entreprit d'évincer M. X ; mais l'U. P., avertie, presque tout entière prit parti pour M. X. contre Deherme qui ferma l'U. P.

Et voici que Deherme, ratiocinant sur sa défaite, proclame la faillite de l'éducation populaire : « La vérité scientifique, les doctrines philosophiques sont impuissantes socialement. Elles ne relient point les hommes. Ceux qui savent plus raisonnent mieux, mais le plus souvent, ils n'agissent point d'après des raisons ».

C'est appliquer en somme de bien grands mots à de petites choses. Les ouvriers du faubourg Antoine, dans la querelle engagée entre Deherme et M. X., avaient le droit d'intervenir, je pense ; ils ont bien fait de l'exercer. M. Deherme déclare qu'il ne se soumettra jamais aux caprices du nombre, de la majorité, de la foule. (« Le troupeau bêlant des majorités, dit-il, ne représente que la stupidité et l'ignominie ».) Mais pourquoi les ouvriers se seraient-ils soumis aux caprices de M. Deherme ? M. Deherme est très intelligent, il peut citer Auguste Comte et le criminologue Sighele, mais l'intelligence ni la science ne sauraient justifier la dictature d'un homme sur d'autres hommes. C'est là ce que l'U. P. du faubourg Antoine a signifié à M. Deherme, et celui-ci a bien tort de s'en fâcher.

Quant à l'éducation populaire, elle continuera, avec ou sans M. Deherme, son œuvre humble et féconde. Nous y collaborons tous, nous autres qui allons au peuple, non pour en extraire des mandats et des dignités, mais pour accroître ses connaissances et élargir sa raison et sa conscience, en vue d'un but précis (dédaigné par M. Deherme) : la Révolution sociale et morale, la Révolution intégrale. Nous ne prétendons pas le convertir tout en-

tier, ce peuple; mais quelques hommes, chaque jour, se détachent de la masse, du « troupeau bêlant », et viennent à nous. Ce sont sur ceux-là que nous comptons pour créer un avenir sinon délicieux, du moins meilleur. Ils sont le noyau vivant de l'ordre futur.

AM. C.

CORRESPONDANCES ET COMMUNICATIONS

Toulon, le 7 mai 1904.

Camarade Grave,

Dans la dernière publication de la liste de souscription, ouverte en faveur de notre chère Louise Michel, nous accusions un total de 356 fr. 60.

Nous avons reçu encore : du Groupe d'Art Social (Lyon) 4 fr.; de Kérihuel (Lorient) 3 fr. 50.

Ce qui porte le total à 356 fr. 60 + 7 fr. 50 = 364 fr. 10.

Il s'agit aujourd'hui de répartir cette somme au mieux de la propagande. Nous avons jugé, d'accord avec Louise, d'en faire profiter les *Temps Nouveaux*, le *Libertaire* et le *Pioupiou de l'Yonne*.

Pour éviter les critiques de nos adversaires, nous avions fait insérer dans les journaux locaux, *que puisque Louise ne voulait pas accepter la somme recueillie pour elle, nous laissions les souscripteurs libres de réclamer les sommes qu'ils avaient versées.* Quelques souscripteurs sont venus réclamer.

En outre, il y a des frais compris dans de nombreux télégrammes, lettres, etc...

Le montant de l'argent réclamé joint aux frais s'élève à 72 fr. 50.

Il reste donc 364 fr. 10 — 72 fr. 50.

Je déduis de ce reste 3 fr. 25 pour les présents frais de mandats et timbres; il reste par conséquent 288 f. 25, ainsi répartis:

100 francs aux *Temps Nouveaux; 100 francs* au *Libertaire* et *88 fr. 25* au *Pioupiou de l'Yonne*.

Nous croyons avoir bien fait.

Les groupes socialistes de Toulon et d'Alençon avaient aussi organisé une collecte.

Le total, 306 fr. 10, a été versé dans la caisse des maçons actuellement en grève à Toulon.

E. COSMAO.

N. B. — Tous les comptes ci-dessus arrêtés ont été visés par la Jeunesse syndicale.

SAN-FRANCISCO. — Le 17 avril, le groupe international donna une petite soirée en trois langues : italienne, française et espagnole, au bénéfice des camarades espagnols torturés à Alcalla del Valle. Soirée réussie et charmante qui rapporta 135 francs envoyés aussitôt aux amis d'Espagne, avec les plus grands sentiments de haine contre le gouvernement espagnol.

CONVOCATIONS

L'Education Libre, 26, rue Chapon. — Grande conférence scientifique sur « le Radium et l'énergie radiante », faite au profit de « *La brochure à distribuer* », à 8 h. 1/2 du soir, salle de la Maison commune, 45, rue de Saintonge.

Vestiaire ; entrée gratuite pour les enfants.

Dimanche 22 mai, ballade de propagande à Brévannes.

Jeunesse Syndicaliste de Paris. — Réunion ndi 16 mai, à 9 heures du soir, salle des Commissions, 2e étage, Bourse du Travail, rue du Château-d'Eau. Causerie par le camarade Frimat sur « l'Unité ouvrière ».

Groupe d'Education sociale. — Soirée familiale, le vendredi 13 mai, à 8 heures 1/2 du soir, salle du Palmier, 15, rue de Rome.

Conférence de Louis Pauthier sur « L'Exploitation des employés dans les grands magasins ».

Concert avec le concours de Nicolaï, Chambier, le père La Purge, Jack Sivral, Villeval, Chérétin, etc., dans leurs œuvres. *Le Bétail*, pièce antimilitariste de Victor Méric.

Prix d'entrée : 50 centimes.

L'Effort du Grand-Montrouge, 33, rue du Marché, à 8 h. 1/2 du soir :

Vendredi 13. — Van Costen : L'Enfant, droits et devoirs des parents.

Jeudi 19. — Dr Polak : L'Hygiène infantile.

La Coopérative Communiste, 68, rue François-Miron. — Jeudi 19 mai, à 9 heures du soir. Causerie par un camarade.

Tous les jeudis et samedis, de 8 heures à 10 heures, vente de produits.

DOUAI. — Réunion du **Cercle d'Etudes Sociales**, le 15 mai à 4 heures du soir, à Aniche ; tous les camarades sont priés d'y assister.

Objet : 1° Dispositions pour organiser des causeries ; 2° Des journaux et brochures libertaires.

LYON. — **L'Emancipation.** — Tous les dimanches matin de 10 heures à midi au siège, 42, rue Sala, réunions amicales, causeries contradictoires. — Prêts de livres ; distribution de brochures.

TOULON. — **Jeunesse syndicale.** — Dimanche 22 mai, grande ballade champêtre. Itinéraire : Départ au siège du groupe, 100, cours Lafayette, à 6 h. 1/2 du matin. Sur tout le parcours, grande propagande anarchiste.

Les camarades qui veulent y assister doivent apporter leur nourriture. Apporter aussi pour la distribution journaux, brochures, chansons, images anarchistes.

SOUSCRIPTION

pour le développement du journal.

Sommes versées ou à verser en une seule fois :

E. P., à Peyrins, 5 fr. — V. P., à Levallois, 4 fr. — Anonyme, 1 fr. — F. D., à Lyon, 20 fr. — L. G. D., Chaux-de-Fonds, 24 fr.

En tout : 54 francs.

Listes précédentes : 1.080 fr. 35.

A ce jour : 1.134 fr. 35.

De l'affiche de Léomin, il a été fait un tirage à part, en sanguine, sur papier fort, que nous laissons à 2 fr. 50. Aux collectionneurs, 2 fr. 75 franco.

La bibliothèque des chemins de fer nous ayant rendu les invendus de *Patriotisme-Colonisation*, les défraîchis seront laissés, à nos lecteurs, au prix de 1 fr. 55 franco, au lieu de 3 fr. 50. — Les défraîchis de *Guerre-Militarisme*, mêmes conditions. Les deux ensemble, 2 fr. 60 en gare.

PROPAGANDE

En dehors de nos collections nécessaires, nous avons des années, 5, 6, 7 et 8 complètes que, à titre de propagande, nous laissons à 6 fr. 60 franco, en gare. Il n'y en a qu'un petit nombre. Ce serait un cadeau à faire aux Bibliothèques de syndicats ou d'U. P.

COLLECTIONS DE 30 DESSINS

Ont déjà paru : **L'Incendiaire,** par Luce. — **Porteuses de bois,** par C. Pissarro. — **L'Errant**, par X.— **Le Démolisseur**, par Signac. — **L'Aube**. par Jehannet. — **L'Aurore**, par Willaume. — **Les Errants**, par Rysselberghe (les sept premières sont épuisées). — **L'Homme mourant,** L. Pissarro. — **Les Sans-Gîte**, par C. Pissarro. — **Sa Majesté la Famine** (épuisée), par Luce. — **On ne marche pas sur l'herbe**, par Hermann-Paul. — **La Vérité au Conseil de Guerre,** par Luce. — **Mineurs belges,** par Constantin Meunier. — **Ah! les sales Corbeaux,** par J. Hénault. — **La Guerre**, par Maurin. — **Epouvantails,** par Chevalier. — **Capitalisme**, par Comin'Ache. — **Education chrétienne**, par Roubille. — **Provocation**, par Lebasque. — **La Débâcle,** dessin de Vallotton, gravé par Berger. — **Le Dernier gîte du Trimardeur**, par Daumont. — **L'Assassiné**, par C. L. — **Souteneurs sociaux,** par Delannoy. — **Les Défricheurs,** par Agar. — **Le Calvaire du mineur**, par Couturier. — **Ceux qui mangent le pain noir**, par Lebasque. — **Les Bienheureux,** par Heidbrinck. — **La jeune Proie**, par Lochard. — **Le Missionnaire**, par Willaume. — **La Libératrice,** par Steinlen. — **Frontispice**, par Roubille.

Ces lithographies sont vendues **1** fr. **25** l'exemplaire sur papier de Hollande, franco **1** fr. **40**; édition d'amateur : **3** fr. **50**.

Il ne reste qu'un nombre très limité de collections complètes. Elles sont vendues **75** francs l'édition ordinaire, **150** francs celle d'amateur.

EN VENTE AUX TEMPS NOUVEAUX

L'Education libertaire. D Nieuwenhuis, couverture de Hermann-Paul . . . . . » 15
Enseignement bourgeois et Enseignement libertaire, par J. Grave, ouverture de Cross. » 15
Le Machinisme, par J Grave, avec couverture de Luce . . . . . » 15
Les Temps nouveaux, Kropotkine, avec couverture de C. Pissarro . . . . . » 30
Pages d'histoire socialiste, par W. Tcherkesoff. . . . . » 30
La Panacée-Révolution, par J. Grave, avec couverture de Mabel. . . . . » 15
A mon frère le paysan, par E. Reclus, couverture de L. Chevalier . . . . . » 10
Rapports au Congrès antiparlementaire, couverture de C. Dissy . . . . . » 85
La Colonisation, par J. Grave, couverture de Couturier. . . . . » 15
Marchand-Fashoda, par L. Guétant. . . . » 15
Entre paysans, par Malatesta, couverture de Willaume. . . . . » 15
Le Militarisme, par D. Nieuwenhuis, couverture de Comin'Ache . . . . . » 15
Patrie, Guerre et Caserne, par Ch. Albert, ill. de Agar . . . . . » 15
L'Organisation de la vindicte appelée justice, par Kropotkine, couverture de J. Hénault. » 15
L'Anarchie et l'Eglise, Reclus et Guyou, couv. de Daumont. . . . . » 15
La Grève des Electeurs, par Mirbeau, couv. de Roubille . . . . . » 15
Organisation, Initiative, Cohésion, J. Grave, couv. de Signac. . . . . » 15
L'Election du Maire, par Léonard, couv. de Vallotton . . . . . » 15
La Mano-Negra, couv. de Luce. . . . . » 15
La Responsabilité et la Solidarité dans la lutte ouvrière, par Nettlau, couv. de Delannoy » 15
Anarchie-Communisme, Kropotkine, couv. de Lochard . . . . . » 15
L'Anarchie, par Malatesta . . . . . » 20
Aux anarchistes qui s'ignorent, par Ch. Albert, couv. de Couturier. . . . . » 10
Si j'avais à parler aux électeurs, J. Grave, couv. de Heidbrinck . . . . . » 15
Les Syndicats et la Révolution, de L. Niel. » 15
L'Art et la Société, par Ch. Albert . . . . » 20
Au Café, par Malatesta. . . . . » 25
Aux jeunes gens, par Kropotkine, couverture de Roubille . . . . . » 15
L'Anarchie, par Girard . . . . . » 10
L'Ordre par l'anarchie, par D. Saurin. . . » 30
La Morale anarchiste, par Kropotkine, couverture de Rysselberghe . . . . . » 15
Déclarations, par Etiévant, couverture par Jehannet . . . . . » 15

PETITE CORRESPONDANCE

J. G., à Pont-de-la-Sèche. — Reçu mandat. Si les vieux timbres ne sont que des timbres courant, ça ne vaut pas les frais de poste.

A. P., à Paris. — L'abonnement ne finit que fin octobre.

H., à St-Etienne. — Reçu adresses. Merci.

L. R., à St-Louis. — Numéro réexpédié.

A. S., à Larchères. — Envoyez l'abonnement. Le remboursement par la poste est trop cher. Il faudrait le majorer de 0 fr. 40.

L. A. — J'ai répondu, par avance, à vos objections : on peut faire une entente, entre gens d'opinions différentes, sur des points précis et bien déterminés : tels, par exemple, le syndicat pour résister à la rapacité patronale — tel le refus de l'impôt, le refus du service militaire, etc. — mais non sur un programme général. Il n'est pas prouvé du tout que le socialisme soit une étape nécessaire. D'abord, quel genre de socialisme?

F. B. — Lu les vers. Pas mauvais, mais n'en insérons que lorsqu'ils sont au-dessus de la moyenne.

M. F., à Orléans. — Merci pour les adresses. Le service sera fait. Je fais également la réclamation pour la gare. Le journal est expédié toujours le jeudi.

L. H. J., Suisse; J. R., à Roanne, E. H., à Digne. — Reçu extraits. — Merci.

Reçu pour le journal : P. C., à Mendoza, 4 fr.; C. F., au Havre, 10 fr.; L. C., 1 fr.; R. B., à San Francisco, 9 fr. 75. — J. E., 1 fr.: Jeunesse syndicale de Toulon, partie de la souscription Louise Michel, 100 fr. — Merci à tous.

F., à Fouquières. — J. L., à Elbeuf. — J. C., à Lorient. — C. M., à Marseille. — P. C., à Garches. — P., à Bourdika. — B., à Barcelone. — A. M., à Paris. — A. R., à Paris. — E. C., à St-Quentin. — C. P., à Creil. — F. C., à Tenon. — B., à Avignon. — H. P., à Troyes. — K., à Tourcoing. — C. R., à St-Junien. — A. G., à Malaunay. — P. M., à Marseille. Reçu mandats.

Le Gérant : J. GRAVE.

PARIS. — IMP. CHAPONET, RUE BLEUE, 7.